

Julien Demade
CNRS (Lamop)

Produire un fait scientifique

**La méthodologie de l'histoire des prix entre
structures académiques et enjeux intellectuels
(milieu XIXe-milieu XXe)**

Avertissement

Ce travail est diffusé sous licence Creative Commons BY-NC-ND, les deux dernières restrictions n'étant bien sûr pas absolues : simplement, toute exception devra se faire avec mon accord.

Cette recherche a été initialement menée dans le cadre d'un *major grant* du Leverhulme Trust et de l'Economic and Social Research Council britannique, accordé au département d'histoire économique de la London School of Economics, et coordonné par Mary Morgan.

Il s'agit ici de la publication d'une version préliminaire, vouée à être modifiée grâce aux commentaires et aux critiques qu'elle suscitera.

La bibliographie de cet ouvrage peut être téléchargée sur http://www.zotero.org/groups/publications_de_julien_dema_de/items.

Introduction

Parce que la réflexivité, et donc dans le cas du scientifique la science de la science, est la condition de la bonne effectuation pratique de toute activité, dans le cas du scientifique elle n'est pas seulement une question métaphysique (relative à la nécessité de la conscience de ce que l'on fait réellement) mais d'abord un problème heuristique: ce qui est en jeu n'est pas seulement la capacité à ne pas faire autre chose que ce que l'on croit faire, mais aussi bien la capacité à faire correctement ce que l'on prétend faire. Mais si la réflexivité est ainsi absolument nécessaire à une bonne pratique scientifique, sa mise en œuvre néanmoins n'a rien d'évident; en effet, en tant que science de la science, elle ne peut simplement consister en la décision de faire porter sa réflexion sur soi-même, au mépris de tout ce qui caractérise l'étude scientifique comme approche armée (méthodologiquement, techniquement et bibliographiquement) d'un objet, et qui permet de le mettre à distance de son analyste: de l'objectiver. Si au fondement de la démarche réflexive est donc notre proximité avec un objet, qui nous fait désirer l'explorer, il en résulte au contraire notre éloignement par rapport à lui, qui nous amène à ne plus l'envisager que comme un objet parmi d'autres.

Parce que la réflexivité n'est en aucun cas l'approche amateur, par un professionnel de la science, de son activité de scientifique, parce qu'elle implique donc chez lui l'acquisition des méthodes, des techniques et des savoirs propres à un autre domaine scientifique, et parce qu'enfin elle l'amène à considérer sa propre activité avec le même détachement que celui qui est, ou du moins devrait être, le sien par rapport à son objet de spécialité, on comprendra que, dans le cas de l'historien, il ne puisse

suffire, pour faire de l'historiographie, d'opérer un transfert sauvage des compétences acquises à propos d'objets, et souvent de périodes, autres que ceux sur quoi porte l'étude de l'historiographie. Le danger serait en effet – pour ne pas même mentionner le risque commémoratif, puisque la commémoration ne relève nullement d'une démarche réflexive mais en constitue plutôt l'exact inverse (parce que la réflexivité est par essence critique) –, faute de s'être donné les moyens de maîtriser réellement ce dont on parle, de n'être capable d'en avoir une approche que par rétrojection: de ne pouvoir y identifier que les problèmes que l'on se pose, et que les éléments qui font déjà partie du discours remémoratif de la discipline sur elle-même. Bref, on n'aurait là qu'un semblant de réflexivité, puisqu'au lieu de s'appliquer à soi-même les outils permettant l'objectivation (étant entendu que ces outils, s'agissant de soi-même, diffèrent de ceux dont on a l'habitude de se servir pour objectiver les phénomènes sur lesquels on travaille usuellement) on ne ferait que s'appliquer soi-même sur autre chose que soi (en l'occurrence le passé de notre discipline), meilleur moyen de ne retrouver ailleurs qu'en soi rien d'autre que soi-même, et par là d'être parfaitement incapable d'interroger et de remettre en cause ce que nous sommes – soit l'exact inverse de la démarche réflexive.

La réflexivité du scientifique ne peut donc avoir d'intérêt, être science de la science, que si elle envisage son objet dans sa globalité, comme une structure à quoi concourent tous ses éléments et qui seule leur donne sens, comme un champ où les positions ne sont jamais que relatives; la science de la science implique donc de nous dépendre des seuls aspects qui nous intéressent, et qui initialement motivent notre démarche réflexive, afin de reconstruire l'objet pour lui-même et, ce faisant, de nous rendre capables d'objectiver notre intérêt initial, en le faisant apparaître pour ce qu'il est: partiel et partial, et capable seulement de produire une déformation rendant

impossible toute intelligibilité réelle. Autant vaut de dire qu'il ne peut alors s'agir, lorsque l'on s'efforce de faire (en l'occurrence dans mon cas) de l'histoire de l'histoire, que d'une étude de l'ensemble des aspects, aussi bien pratiques, institutionnels, théoriques et épistémologiques, qui caractérisent à un moment donné le champ de la recherche historique. Ceci non pas parce que serait visée une mythique histoire totale où pas un bouton de guêtre ne serait autorisé à manquer – la recherche de la complétude n'est jamais, en science, qu'un leurre contradictoire avec son essence même de démarche falsifiable; mais, plus simplement, parce qu'aucun élément ne se peut comprendre isolément parce que tous se réalisent par leurs liens mêmes avec les autres: comment par exemple, comme on le verra avec le cas qui formera le cœur de mon propos, une organisation pratique particulière de la division du travail de recherche, elle-même rendue possible par l'apparition de nouvelles formes institutionnelles de financement de la recherche, avait pour cause une épistémologie particulière, et pour conséquence une explicitation des (et donc nécessairement une réflexion sur les) choix théoriques. Il ne s'agira toutefois pas seulement d'étudier une structure, mais ce type particulier de structure qu'est un champ social, et qui a pour caractéristique d'interagir avec d'autres champs sociaux (avec lesquels il forme une structure d'un degré plus élevé), chacun ayant son mode de fonctionnement propre qui réfracte l'influence (ainsi toujours indirecte) que peuvent avoir sur lui les autres champs, et chaque agent d'un champ donné utilisant le rapport de son champ avec les autres pour modifier sa position au sein de son champ propre, soit que directement il convertisse les ressources d'un autre champ dans son champ propre pour y modifier les positions relatives, soit qu'indirectement il utilise les ressources de son champ propre pour modifier les positions relatives au sein d'un autre champ et, par la modification du fonctionnement de cet autre champ qui en résulte, il agisse

ainsi sur l'interaction entre cet autre champ et le sien propre afin de modifier ce dernier.

Ce n'est qu'en se rendant ainsi capable de reconstituer une logique d'ensemble que l'on pourra réellement échapper, parce que l'on sera désormais en mesure d'en apprécier tout l'absurde, au penchant généalogique qui guette toute histoire de l'histoire, plus largement toute histoire des sciences – penchant qui consiste à n'étudier dans le passé d'une discipline que la formulation des solutions (pratiques ou institutionnelles aussi bien que théoriques) qui restent pour nous fondatrices, ou la façon dont furent abordés des problèmes encore ouverts aujourd'hui. Outre que l'aspect commémoratif n'est jamais totalement absent d'une telle démarche, qui verse facilement dans la glorieuse galerie d'ancêtres, même lorsqu'il s'agit plus d'analyser que de juger et de construire la valeur présente de pratiques ou d'approches particulières en les ancrant dans un passé prestigieux, cette analyse ne peut que manquer son objet dans la mesure où elle prend son origine dans le semblant d'identité entre des éléments d'hier et d'aujourd'hui, semblance qui ne provient que d'une ressemblance formelle mais qui ignore la différence radicale de la structure dans laquelle, hier et aujourd'hui, se placent ces éléments, et qui seule leur donne leur sens.

Une bonne manière, alors, d'éviter ce piège commun qui nous amène à ne rechercher dans le passé que notre présent, pour mieux esquiver l'altérité de ce passé (et par là l'effet d'objectivation qui en résulte pour notre présent), est de donner pour objet à l'histoire des sciences des entreprises intellectuelles qui ont échoué, et qui pour cette raison n'ont laissé aucune postérité susceptible d'établir entre elles et nous un lien de similitude apparente. Certes la démarche va à l'inverse de ce qui se fait le plus souvent, parce que la valeur académique de la recherche est (au moins en lettres et en sciences humaines et sociales) directement corrélée à la valeur sociale de l'objet sur lequel elle porte – et comme le milieu social qui est ici l'objet de

la recherche est le milieu scientifique, la valeur académique de la recherche est donc, en histoire des sciences, corrélée à la valeur scientifique de son objet. Néanmoins, non seulement un échec est, pour qui s'attache à reconstituer la logique d'un champ, aussi révélateur de celle-ci qu'un succès, puisqu'il en représente simplement l'inversion, mais par ailleurs il renseigne sur tout un pan de ce champ sans lequel la reconstitution de ce dernier, comme système de différences, serait impossible; en effet, l'échec est le propre des entreprises menées depuis les positions qui, au sein du champ, sont dominées, positions dont la connaissance est aussi nécessaire à la compréhension du champ que ne l'est la connaissance des positions dominantes, puisque sans la connaissance simultanée des deux ne se peut comprendre la propriété fondamentale ni des unes ni des autres. Si donc l'analyse d'un échec ne présente pas le biais rétrojectif qui généralement entache l'analyse d'un succès, et si par ailleurs elle n'est ni moins nécessaire, ni d'un plus faible potentiel heuristique que cette dernière, cela ne signifie toutefois pas qu'elle ne présente pas elle aussi de problème méthodologique: celui-ci réside dans le biais téléologique qu'elle est susceptible d'entraîner. Toutefois, non seulement ce biais n'est en rien spécifique à l'analyse d'un échec, puisqu'il se retrouve aussi bien dans l'analyse d'un succès, mais par ailleurs il n'est pas impossible d'y obvier: il suffit, pour ce faire, de s'attacher à discerner, dans l'échec que l'on analyse, tout ce qui en représentait les atouts. C'est donc ainsi que nous nous efforcerons de procéder, en ajoutant à cela, toujours pour essayer d'échapper à la rétrojection indue d'éléments présents, qui nous cache l'importance, dans la structure passée, des éléments qui n'ont pas eu de postérité, l'attention à des éléments qui ne nous apparaissent plus que comme des détails (ainsi dans la culture matérielle de la recherche, ou dans les formes de présentation des résultats) et qui, si tous sont loin de se révéler signifiants (et ne nécessitent donc pas une présentation), peuvent parfois

ouvrir à l'importance d'éléments qui autrement nous resteraient invisibles parce qu'ils sont contradictoires avec notre horizon d'attente¹.

Reste alors à dire à propos de quoi je vais essayer de mettre en pratique ces préceptes méthodologiques, ce qui ne peut revenir à présenter les raisons qui originellement m'ont amené à m'intéresser à un objet précis, puisque ces raisons originelles non seulement renverraient uniquement à mes propres intérêts de chercheur (ce qui ne les rendrait convaincantes que pour un cercle fort restreint de personnes partageant mon étroite spécialité), mais surtout ont cessé, chemin faisant, de justifier à mes propres yeux ma recherche réflexive, puisque celle-ci a eu pour effet, en objectivant pour moi-même mes propres intérêts de chercheur, d'en faire un objet parmi d'autres, dont l'étude ne pouvait donc être poursuivie que si pouvaient lui être trouvées des raisons d'un ordre plus général. Par delà donc l'intérêt immédiat, et initial, qu'il pouvait y avoir pour moi à reconstruire les conditions d'élaboration d'instruments avec lesquels je suis amené à travailler, et qui avaient marqué une étape décisive dans le domaine de recherches qui est le mien, c'est à une période qui représente une étape fondamentale dans le développement du monde académique que j'ai été amené à m'intéresser. L'époque qui court de la mise en place des universités modernes dans la seconde moitié du XIXe siècle (à des dates variables suivant les pays, l'Allemagne menant le mouvement) à leur changement d'échelle lié à l'augmentation massive du recrutement étudiant après la seconde guerre mondiale (avec ici des décalages chronologiques moindres, quoique

1. Pour reprendre pour le champ scientifique la notion développée pour le champ littéraire par H. R. JAUSS, « L'histoire de la littérature: un défi à la théorie littéraire », in H. R. JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, traduit par C. MAILLARD, Paris, Gallimard, 1978 (Bibliothèque des idées), p. 21-80, en l'occurrence p. 49-63.

les USA se soient clairement les premiers engagés dans cette voie), peut en effet être définie comme l'âge classique des universités. Il serait toutefois particulièrement erroné d'en inférer que le monde académique aurait alors été caractérisé par la stabilité; toute structure sociale se définit en effet par les formes propres de sa dynamique et, si certes le monde académique ne connut dans ces années rien qui approcha ni le changement de paradigme que représenta la création des universités de recherche, ni les tensions extrêmes occasionnées par une augmentation quantitative qui ne pouvait que se résoudre en une transformation qualitative, par contre il montre comme à l'état pur la dynamique propre, interne, d'un modèle achevé.

Le premier domaine dans lequel s'exerce cette dynamique est celui des formes de l'institutionnalisation des pratiques scientifiques: si celle-ci ne cesse de s'approfondir tout au long de la période, toutefois l'essentiel avait déjà été opéré par le passage à l'université de recherche, et la question réside de ce fait désormais plutôt dans les modalités concrètes de cette institutionnalisation. Deux évolutions majeures se font alors jour, sans parvenir toutefois à s'imposer comme l'avait pu le modèle humboldtien. Il s'agit d'une part de celle relative à la forme de base de l'encadrement du travail scientifique, pour laquelle le modèle nouveau du laboratoire se pose en concurrent de celui, plus traditionnel, de la chaire, et entraîne des formes plus poussées de division du travail (ainsi que, bien sûr, d'instrumentation). Il s'agit d'autre part, alors que les universités modernes avaient été constituées en champs nationaux qui contrastaient avec la dimension européenne qui caractérisait antérieurement la « république des lettres », de l'internationalisation de la recherche, non pas seulement quant à la circulation des savoirs (ce qui n'avait jamais cessé) mais quant à la circulation des hommes et quant à la création de structures académiques transnationales. Ce double approfondissement de l'institutionnalisation du champ académique a pour

conséquence son autonomisation croissante par rapport au champ du pouvoir, elle-même à l'origine d'un éloignement toujours plus grand des activités scientifiques par rapport aux enjeux mondains; néanmoins, cette autonomisation reste freinée par l'intégration encore très forte du professorat universitaire au sein du groupe dominant, elle-même conséquence et du grand rôle social alors reconnu aux universités, et du caractère restreint du monde académique (ce qui le rendait plus facilement intégrable). Enfin et surtout, institutionnalisation et autonomisation, parce qu'elles sont à cette époque déjà largement réalisées au niveau du monde académique dans son ensemble, se déplacent toujours plus au niveau de ses sous-ensembles, qui est donc alors le lieu par excellence où se réalise la dynamique du champ académique (tandis que dans les périodes caractérisées par le passage d'un paradigme à un autre, c'est plutôt au niveau du champ académique dans son ensemble que se produisent les évolutions les plus importantes): les distinctions disciplinaires se durcissent, ce que permettent bien d'étudier les transferts de méthodes et de théories, qui se viscosifient et, au delà de ce changement quantitatif, changent de nature parce qu'ils servent de plus en plus, entre disciplines autonomes, non plus à créer une homogénéité interdisciplinaire mais à renforcer au sein de chaque discipline les positions des agents qui réalisent ces transferts afin de capter le prestige de disciplines plus haut placées dans la hiérarchie académique. L'étude des transferts permet donc à la fois d'interroger la progressive séparation des disciplines, et les transformations des rapports de forces entre ces dernières.

Tous ces thèmes, je les envisagerai à partir d'un cas précis, celui de l'histoire des prix, qui en est un observatoire particulièrement efficace. Au croisement de deux disciplines, l'histoire et l'économie, elle permet d'observer comment, entre la fin du XIXe siècle et le milieu du XXe, celles-ci achèvent de se constituer comme séparées en construisant leur distinction à travers une multiplicité de

phénomènes allant de la culture matérielle de la recherche à l'épistémologie en passant par le rapport aux données et les formes institutionnelles de la division du travail scientifique; parallèlement, la place relative des deux dans la hiérarchie des disciplines s'inverse, et avec elle le sens de transferts par ailleurs toujours plus ténus. Plus précisément, le Comité international d'histoire des prix, fondé en 1929 et qui domina alors ce domaine de recherche, permet de s'interroger sur les formes nouvelles d'institutionnalisation alors à l'œuvre, tout en constituant un d'autant plus magnifique exemple d'échec que, si sa postérité intellectuelle fut ténue, sur le moment par contre il parvint à mobiliser de très importantes ressources, financières aussi bien qu'intellectuelles (son initiateur étant un personnage aussi connu que Beveridge) – capacité de mobilisation qui pose cependant la question de son rapport au champ du pouvoir. Enfin, de façon déterminante, cette fois non plus relativement aux questions spécifiques que pose « l'âge classique des universités », mais par rapport aux objectifs généraux de la « science de la science », l'histoire de l'histoire des prix de la fin du XIXe siècle au milieu du XXe siècle permet, à partir d'une question qui semble n'être que de détail, à savoir les procédures par lesquelles l'on passe d'un prix tel qu'il se repère dans les documents historiques à un prix historique considéré comme un fait scientifique, de rassembler à propos d'un seul et même objet, et par là d'étudier de façon à la fois précise et cohérente, l'ensemble des éléments caractéristiques du processus de production scientifique, afin d'observer comment tous concourent, de façon liée, à cette transformation radicale du statut d'une observation, et quels enjeux chacun injecte dans cette transformation. C'est ainsi non pas seulement théoriquement mais empiriquement que se peuvent observer les liens multiples entre problèmes matériels, organisation institutionnelle, questions théoriques et enjeux épistémologiques, dans la mesure même où ils se croisent dans cette opération en apparence simple.

Parce qu'il s'agira donc avant tout d'analyser ce croisement, et à partir de lui de déployer l'analyse des enjeux spécifiques à l'âge universitaire classique, le développement sera tout entier centré sur cette question de la construction de la factualité scientifique des prix historiques, à propos de laquelle il s'agira de montrer, à rebours de l'approche que semblerait rendre légitime l'échec que fut le Comité international d'histoire des prix, combien les procédures qu'il développa pour la réaliser étaient à la fois novatrices, pertinentes et significatives intellectuellement. Je commencerai par montrer comment Beveridge développa sa méthodologie par rupture avec ce qu'avait fait, à la fin du XIXe siècle, la génération précédente d'historiens des prix, avant d'analyser comment, par le biais d'une organisation hiérarchisée et internationalisée du travail scientifique qui s'avéra plus efficace, il parvint à imposer ces mêmes procédures aux autres personnes qui, au même moment, s'intéressaient elles aussi à l'histoire des prix; enfin, l'étude des enjeux théoriques inscrits au cœur même de ces procédures concrètes de constitution de la factualité scientifique des prix historiques permettra de comprendre, outre quels étaient les objectifs de Beveridge, pourquoi s'il parvint à s'imposer pratiquement à ses collègues cela n'alla néanmoins pas sans résistances opiniâtres. Restera alors, en conclusion, à s'interroger sur les causes de l'échec d'une entreprise qui paraissait pourtant rassembler tant, et de si divers, atouts.

Première partie

D'un régime de construction de la factualité scientifique des prix historiques à un autre

A) Une professionnalisation incomplète : de d'Avenel et Thorold Rogers

Que veut dire faire de l'histoire des prix à la fin du XIXe siècle, à observer les deux auteurs qui, par la production d'ouvrages-monuments qui resteront longtemps inégalés, dominant alors ce champ : de d'Avenel et surtout Thorold Rogers, auteur, selon Karl Marx, de « die erste authentische 'History of Prices' »² ? Il s'agit, au rebours de

2. J. E. THOROLD ROGERS, *A History of Agriculture and Prices in England. From the Year After the Oxford Parliament (1259) to the Commencement of the Continental War (1793), Compiled Entirely from Original and Contemporaneous Documents*, Oxford, Clarendon Press, 1866 ; traduction en allemand révisée par Karl Kautsky, parue en 1906 chez Dietz à Stuttgart. Voir aussi les ouvrages, qui ne sont pas à strictement parler d'histoire des prix, dans lesquels Thorold Rogers a exploité, et vulgarisé les résultats de ses recherches : J. E. THOROLD ROGERS, *Six Centuries of Work and Wages. The History of English Labour*, London, W. S. Sonnenschein, 1884, 16e et dernière édition en 1949 (traduction en allemand révisée par Karl Kautsky, parue en 1896 chez Dietz à Stuttgart ; traduction en français en 1897 chez Guillaumin à Paris) ; J. E. THOROLD ROGERS, *Eight Chapters on the History of Work and Wages, Being a Reprint of Chapters 8, 12, 14, 15, 17, 18, 19, 20 of 'Six Centuries of Work and Wages'*, London, W. S. Sonnenschein & co, 1885, 7e et dernière édition en 1902 ; J. E. THOROLD ROGERS, *Work and Wages. Being a Popular Edition (Abridged) of « Six Centuries of Work and Wages »*, London, Swan Sonnenschein, s.d. (Cobden club edition). G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées, et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, Paris, Imprimerie nationale puis E. Leroux, 1894 ; ce

ce que nous laisserait penser notre imaginaire historiographique, dans la grande geste duquel l'histoire quantitative vient terrasser le positivisme, d'une pure et simple reprise du modèle érudit positiviste. Il n'y a, à cela, rien d'étonnant, dans la mesure où le positivisme constituait alors, dans le domaine des « humanités », le modèle dominant, en raison de ce qui était perçu comme sa capacité à rattacher lesdites « humanités » à la modernité scientifique par le biais de l'adossement de la réflexion à des données « positives », c'est-à-dire établies de façon « méthodiquement » contrôlée, « critiquées », et donc certaines. Cette reprise du modèle positiviste s'opère, le titre de la somme de Thorold Rogers le montre exemplairement, par l'exhibition d'un rapport direct aux sources (*A History of Agriculture and Prices [...] Compiled Entirely from Original and Contemporaneous Documents*)³ : si parallèlement paraissent les premières éditions critiques de comptabilités⁴, les traités d'histoire des

travail avait, dès avant sa publication, fait l'objet d'une très longue présentation par É. LEVASSEUR, *Les prix : aperçu de l'histoire économique de la valeur et du revenu de la terre en France du commencement du XIIIe siècle à la fin du XVIIIe. Avec un appendice sur le prix du froment et sur les disettes depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1891*, Paris, Chamerot et Renouard, 1893. Comme Thorold Rogers, de d'Avenel tira de sa somme un ouvrage de vulgarisation : *La fortune privée à travers sept siècles*, Paris, Armand Colin et Cie, 1895, troisième et dernière édition en 1968. La citation de Karl Marx est tirée du premier livre du *Capital* (K. MARX et F. ENGELS, *Das Kapital : Kritik der politischen Ökonomie ; Bd. 1, Buch 1. Der Produktionsprozeß des Kapitals*, Berlin, Dietz, 1962, p. 702 n. 138 (Werke, 23)).

3. Voir également le titre de son premier article en histoire des prix : J. E. THOROLD ROGERS, « Facts and Observations on Wages and Prices in England during the Sixteenth and Seventeenth Centuries, and more Particularly during the Thirty-Nine Years 1582-1620 ; the Date Principally Employed being the Fabric Rolls of York Minster and the Shuttleworth Household Books », *Journal of the Statistical Society of London*, vol. 24, n° 4, décembre 1861, p. 535-585.
4. Pour ne donner que quelques exemples parmi les plus significatifs : en 1883 commence la monumentale édition des

prix sont eux une longue litanie, sous forme, pour leur part, de tableaux (et non pas de texte), de prix directement tirés de documents d'archives divers (et non d'un seul document) – et c'est précisément en ce caractère brut que réside la factualité de ces prix, documentairement fondée⁵. On mesure tout le changement par rapport aux ouvrages antérieurs d'histoire des prix, qui mettaient l'accent sur les conclusions auxquelles aboutissaient leurs auteurs, et non sur les données qui permettaient à ces derniers d'aboutir à ces conclusions – selon, donc, un modèle de construction de la factualité renvoyant avant tout à la réputation de l'auteur, construction individuée de la factualité, par opposition au modèle nouveau où la factualité, scientifique désormais, est le produit du consensus d'un milieu, et où il est donc nécessaire de fournir à chacun des membres de ce milieu les éléments lui permettant d'exercer son jugement⁶.

Cameraars-rekeningen van Deventer (dont le dernier des 9 volumes paraîtra en 1914), en 1884 paraît le premier volume des *Publications of the Pipe Roll Society*, en 1899 est fondée la série des *Documents financiers* dans la collection des *Recueils des historiens de la France*, enfin en 1910 est édité le premier volume des *Vatikanische Quellen zur Geschichte der päpstlichen Hof- und Finanzverwaltung 1316-1378*.

5. « M. d'Avenel ayant toujours donné ses sources au lieu de se borner à affirmer des résultats sans preuves, [...] et ayant fourni les textes et les chiffres mêmes sur lesquels il établit ses moyennes, a mis entre les mains des historiens des *documents* utilisables et contrôlables » (note de la rédaction en appendice au compte-rendu par E. Castelot de l'*Histoire économique* de d'Avenel dans la *Revue historique*, 61, mai 1896, p. 131-132 ; je souligne). La première colonne des tableaux de d'Avenel est, ostentatoirement, réservée à la cote d'archives.
6. Voir par exemple A. YOUNG, *An enquiry into the progressive value of money in England, as marked by the price of agricultural products*, London, 1812, qui se contente d'affirmer liminairement qu'il a « examined a multitude of authorities, from which I extracted a great variety of prices, carefully referring to every authority, quoting the volume and page » (p. III, qui fait écho à la fin du titre : *The Whole Deduced From a Great Variety of Authorities, Not Before Collected*), sans jamais juger par la suite nécessaire de présenter plus avant ses données exactes, dont il ne fournit que des valeurs agrégées par siècle. On contrastera cette attitude avec celle de J. E. THOROLD

Cette volonté de rattachement au modèle de l'historiographie positiviste ne va toutefois pas sans difficultés, comme le montre notamment la ravageuse recension faite de l'ouvrage de d'Avenel par le pape de la méthode critique, Charles Seignobos, dans l'un des principaux organes de cette méthode⁷. Il fait peu de doute, dans le cas de d'Avenel, qu'au fondement de cette opposition des historiens professionnels (groupe social

ROGERS, *A History of Agriculture and Prices in England. Vol.1. 1259-1400*, Oxford, Clarendon Press, 1866, p. 9 : « The facts of the second volume are far more important than the comments of the first » ; *idem*, t. 4, p. VI : « all genuine facts are far more valuable than the inferences of any individual who uses them ». Certes W. FLEETWOOD, *Chronicon preciosum or, an account of English money, the price of corn, and other commodities, for the last 600 years*, London, Charles Harper, 1707, présentait (essentiellement sous forme non tabulaire) toutes ses données avec leur référence, mais justement cet ouvrage n'était pas encore d'histoire puisqu'il visait seulement à prouver la nécessité de conserver aux *fellows* du King's College d'Oxford ayant d'autres revenus le bénéfice de leur *fellowship*, en raison de l'augmentation des prix depuis la création des *fellowships* au milieu du XVe siècle ; la présence de données et références exactes s'explique donc ici par un contexte énonciatif renvoyant plus au judiciaire qu'au scientifique, le premier requérant nécessairement la preuve tandis qu'elle n'était pas encore un élément essentiel pour le second.

7. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 41, 1896, p. 106-118 ; avec la réponse de d'Avenel p. 246-256, et la réplique de Seignobos à la réponse de d'Avenel p. 256-260. Sur le statut de la *Revue critique d'histoire et de littérature* comme porte-étendard de la méthode critique : B. MÜLLER, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 117-122 (Bibliothèque Albin Michel de l'histoire). Voici trois citations, parmi bien d'autres, afin de permettre de prendre la pleine mesure de la hargne de Seignobos : « Avec des renseignements de provenance incertaine en partie inexacts, avec des évaluations arbitraires ou insuffisamment prouvées, il n'est guère possible d'édifier une construction historique solide. Du moins à partir de données inexactes on pourrait raisonner correctement » (p. 112). « Ce livre ne fera pas avancer la science, car il n'apporte que des conclusions conjecturales fondées sur des moyennes douteuses établies par des calculs incorrects au moyen de documents inexacts » (p. 118 ; je souligne). « La réponse de M. d'Avenel confirme ce que je disais, c'est qu'il ne se rend pas compte des conditions d'une publication historique correcte » (p. 256).

alors en pleine constitution⁸, et de ce fait soucieux de se démarquer) se trouve entre autres le fait que le vicomte n'est qu'un amateur éclairé, polygraphe⁹ désigné comme « littérateur » dans le *Dictionnaire universel des contemporains* de 1893 ; il s'était en effet d'abord lancé dans une carrière de haut fonctionnaire, avant de devenir sous-directeur puis président du conseil de surveillance de cette véritable institution de la culture publicistique bourgeoise qu'était la *Revue des Deux-Mondes*¹⁰ ; et l'on peut expliquer la particulière violence de Seignobos par le fait que d'Avenel était parvenu à faire publier son travail par l'une des institutions fondatrices (quoique alors déjà en perte de vitesse) de l'histoire scientifique en France, le Comité des Travaux Historiques, institution par ailleurs

-
8. C.-O. CARBONELL, « Les professeurs d'histoire de l'enseignement supérieur en France au début du XXe siècle », dans *Au berceau des Annales : le milieu strasbourgeois ; l'histoire en France au début du XXe siècle. Actes du Colloque de Strasbourg, 11-13 octobre 1979, organisé par l'Université de Strasbourg et le groupe d'études historiographiques*, C.-O. CARBONELL et G. LIVET (dir.), Toulouse, Presses de l'Institut d'études politiques de Toulouse, 1983, p. 89-104.
9. Parmi les autres ouvrages de cet auteur qui avait été couronné par l'institution mondaine par excellence du champ intellectuel, l'Académie française, on trouve ainsi un *Annuaire de la Presse française* (1889-1890), *Chansons et chansonniers* (1889), *La réforme administrative* (1891), *Le mécanisme de la vie moderne* (1896-1905), *Les Français de mon temps* (1904), etc.
10. G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains*, 6e éd., Paris, Hachette & Co., 1893. N.-N. OURSEL, *Nouvelle biographie normande. Supplément*, Paris, Picard, 1888, p. 5-6 t. 1, et p. 15 t. 2. M. PRÉVOST, « Avenel (vicomte Georges d') », dans *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey, 1948, p. 850-851. R. BARROUX, A. PAUPHILET, G. GREUTE, L. PICHARD, P. MOREAU, J. MISTLER et A. BELLESSERT, *Dictionnaire des lettres françaises. Tome V, Le dix-neuvième siècle, A-K*, Paris, A. Fayard, 1971, p. 56-57. La nécrologie de E. baron SEILLÈRE, « Georges d'Avenel, historien et moraliste », *Revue des deux mondes. Huitième période*, vol. 53, septembre 1939, p. 443-455, n'apporte aucune information factuelle.

garante d'une caution étatique¹¹, ce que Seignobos déplore explicitement¹². Cette non-appartenance au milieu académique n'est toutefois nullement vraie de Thorold Rogers, qui après des débuts comme philosophe fit une belle quoique mouvementée carrière d'économiste (au King's College de Londres et à Oxford), même si par ailleurs la carrière politique qu'il poursuivit en parallèle (et qui l'amena jusqu'à la députation) l'éloignait du canon universitaire¹³.

11. G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées, et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'en l'an 1800*, Paris, Imprimerie nationale, 1894, p. de garde : « Par arrêté du 14 mars 1893, le Ministre de l'instruction publique [...], sur la proposition de la Section des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques et scientifiques, a chargé M. le vicomte G. d'Avenel de publier une *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général* ». L'importance symbolique de cette caution étatique se voit bien dans le fait que le rédacteur de la notice consacrée à de d'Avenel dans le *Dictionnaire biographique de la Manche* en 1894 a considéré aussi nécessaire que pertinent de préciser que l'*Histoire économique* était publiée « aux frais de l'État » (*Dictionnaire biographique comprenant la liste et les biographies des notabilités dans les lettres, les sciences et les arts, dans la politique, la magistrature, l'enseignement, l'armée, la noblesse, le haut clergé, dans la grande industrie, le grand commerce, l'agriculture, la finance, etc., etc. du département de la Manche*, Paris, H. Jouve, 1894 (Les Dictionnaires départementaux, 9), non paginé). Par ailleurs, le choix par de d'Avenel de son éditeur montre bien qu'il considérait (et avec lui les autres) son travail comme une forme d'édition de sources (dans le prolongement d'ailleurs de ses nombreux volumes d'éditions de lettres de Richelieu et Mazarin, publiés dans la « Collection de documents inédits sur l'histoire de France » du Comité), puisque c'est à de telles éditions qu'était voué le Comité.

12. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 41, 1896, p. 106, 118 et 256.

13. Sur Thorold Rogers, on consultera pour commencer les notices de W. A. S. HEWINS et A. KADISH, « Rogers, James Edwin Thorold (1823–1890) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004, et de *The Biographical Dictionary of British Economists*, D. RUTHERFORD (dir.), Bristol, Thoemmes,

Aussi bien les raisons de l'opposition des historiens positivistes aux premiers maîtres de l'histoire des prix sont-elles plus profondes encore que la seule volonté d'assurer le monopole des universitaires professionnels sur la discipline historique afin d'assurer le statut scientifique de celle-ci : ces raisons tiennent en effet à la compréhension de la nature même de l'histoire comme discipline. Alors que sa constitution comme discipline scientifique avait pour corollaire nécessaire son autonomisation vis-à-vis d'enjeux immédiats (au rebours du modèle, incarné par Guizot et Thiers, qui avait fait la fortune de l'histoire à la génération précédente), autonomisation partielle bien sûr et souvent plus verbale que réelle mais représentant néanmoins une valeur centrale, pour de d'Avenel comme pour Thorold Rogers les faits historiques ne peuvent prendre sens que par leur rapport direct au présent, rapport qu'il appartient à l'historien de construire¹⁴. Soit une conception de l'histoire comme enseignement applicable au monde contemporain¹⁵,

2004. Pour des développements plus détaillés, cf. G. M. KOOT, *English Historical Economics, 1870-1926 : The Rise of Economic History and Neomercantilism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 64-75 (Historical perspectives on modern economics), et A. KADISH, *Historians, Economists, and Economic History*, London, Routledge, 1989, p. 13-34 et passim. Pour des notices plus anciennes, voir le *Dictionary of Political Economy* de 1899, l'*Encyclopedia Britannica* de 1911 et la *Cambridge History of English and American Literature* de 1921.

14. Ainsi une nécrologie de Thorold Rogers dit-elle de lui qu'il « set himself the task [...] of tracing to its source in history the existing state of society. Only by a thorough knowledge of the past [...] can the present be understood and interpreted » (Lancelot R. PHELPS, *Oxford Magazine*, 22 octobre 1890, cité par A. KADISH, *The Oxford Economists in the Late Nineteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 180-181 (Oxford historical monographs)).

15. Voir notamment G. vicomte D'AVENEL, *Les enseignements de l'histoire des prix*, Paris, Payot, 1925. Quant à Thorold Rogers, il allait jusqu'à définir le caractère scientifique de l'histoire (qu'il voyait tout particulièrement réalisé dans l'histoire économique) par sa capacité à prédire l'avenir : « If there be [...] a science of history, that is a method of analyzing facts by which the future of a nation may be predicted, as well as the pas interpreted,

qui non seulement renvoyait à une épistémologie alors déjà dépassée, mais qui surtout avait pour conséquence de faire des historiens des publicistes plus que des universitaires¹⁶, ce qui était bien sûr inacceptable pour ces derniers. L'important pour nous n'est cependant pas seulement que l'on s'explique ainsi l'intégration ratée des premiers maîtres de l'histoire des prix dans une historiographie positiviste qui constituait pourtant leur modèle méthodologique, mais qu'aussi bien une telle conception a des conséquences fondamentales quant à la constitution des prix historiques comme faits. En effet, elle implique qu'ils soient exprimés, c'est-à-dire convertis, en monnaie et mesure actuelles¹⁷,

this will certainly be found most fully in that portion of its annals which is economical » (J. E. THOROLD ROGERS, *A history of agriculture and prices vol. 1, op. cit.*, p. VII).

16. « *Six Centuries of Work and Wages*, partly because of the cheap editions in which it was issued, partly because of the popular sympathies and breezy vigour of style which characterise it, has had a wide circulation in England ; and, in conjunction with Karl Marx, it serves as the authority for much of what is now being taught as history to working-class audiences » (W. ASHLEY, « The Place of Rye in the History of English Food », *The Economic Journal*, vol. 31, n° 123, septembre 1921, p. 285–308, en l'occurrence p. 286). Si Thorold Rogers comme de d'Avenel se faisaient tous deux identiquement les chantres du libre marché, leurs motivations politiques pour ce faire étaient par contre très différentes puisqu'alors que Thorold Rogers était ce que l'on appelait dans l'Angleterre de l'époque un *radical* (le premier volume de son *History of Agriculture and Prices* est dédié à Cobden : p. XI) puis un *liberal* (soit la gauche du champ politique), de d'Avenel avait mis fin en 1879 à sa carrière, à peine commencée, de haut fonctionnaire, pour protester contre la loi sur les congrégations (G. VAPEREAU, *Dictionnaire universel des contemporains, op. cit.*).
17. G. vicomte D'AVENEL, *Histoire économique de la propriété vol. 1, op. cit.*, p. XVI : « Cette masse de prix, une fois trouvés et mis en ordre, n'offrent, à l'état natif où ils sortent de la poussière des archives publiques ou particulières, aucun intérêt immédiat ; ils n'éveillent aucune idée. [...] Cela ne m'apprend absolument rien. Il me faut [...] traduire les différentes monnaies royales et seigneuriales en francs, ramener les innombrables mesures de l'ancien régime aux unités correspondantes du système métrique. Tout prix qui n'est pas converti ainsi en langage actuel est une lanterne non allumée ».

ceci afin qu'ils rendent directement possibles des comparaisons avec l'état actuel de l'économie¹⁸, et par là des conclusions quant au fonctionnement de cette dernière¹⁹. Cette façon contemporanisée d'exprimer les prix historiques a pour conséquence qu'une bonne part du travail de l'historien des prix doit être consacrée à autre chose qu'à l'histoire des prix : l'histoire de la monnaie (c'est-à-dire de sa valeur) et des mesures, indispensable pour être en mesure d'opérer ces conversions²⁰ (sans parler des innombrables calculs impliqués par la réalisation de ces conversions – calculs qui, rappelons-le, étaient alors, en l'absence de toute automatisation de leur réalisation, fort complexes et coûteux en temps, et dont l'effectuation nonobstant ces obstacles, et les risques d'erreur qu'ils multipliaient, montre combien l'enjeu de la conversion était considéré essentiel). Mais cette façon d'envisager la factualité, qui était aussi bien celle de tous les travaux

18. « Le sort du Français de 1895, qui vit du produit de ses revenus ou de son labeur, est-il le même que celui de son aïeul, en 1789 ? au jour de la Révolution, en 1700 durant la vieillesse de Louis XIV, en 1600, sous le sceptre de Henri IV, en 1500 à l'avènement de Louis XII ? » (G. vicomte D'AVENEL, *La fortune privée à travers sept siècles*, op. cit., p. VII).

19. « Il est un enseignement donné par l'expérience des siècles qui viennent de s'écouler, c'est que, lors même que rien ne serait libre en un État, le prix des choses le demeurerait néanmoins, et ne se laisserait asservir par quiconque. Ce que les despotes, régnant sur des populations ignorantes, n'ont pu faire dans des époques presque barbares, des parlements, légiférant au nom d'électeurs souverains, ne l'imposeront pas à leurs commettants. Les ordonnances royales d'hier n'ont pu faire baisser, par le maximum qu'elles édictaient, le salaire des ouvriers ; les lois démocratiques de demain ne pourraient pas davantage faire hausser ces mêmes salaires, par le minimum qu'elles se flattent d'imposer. [...] Voilà ce que nous apprend l'histoire » (*Ibid.*, p. XI-XII).

20. J. E. THOROLD ROGERS, *A history of agriculture and prices vol. 1*, op. cit., p. 9 : « It will be needful also to discuss the moneys, the weights, and the measures of the time [...] and to determine, as far as possible, the proportion which such moneys bore to present values » ; on notera cependant que c'est en leur équivalent-métal que Rogers convertit les prix historiques.

antérieurs d'histoire des prix²¹, précisément renvoyait à un état antérieur, et désormais dépassé parce que pré-scientifique, du champ intellectuel, ce qui permet de rendre compte des difficultés de nos historiens des prix à obtenir la reconnaissance qu'aurait dû leur valoir leur attachement strict, par ailleurs, aux règles méthodologiques du positivisme.

Un prix historique en tant que fait scientifique, c'est donc à la fin du XIXe siècle un extrait direct des sources, mais transformé de manière à le rendre directement comparable aux prix actuels. Un prix historique ne peut ainsi exister comme fait scientifique qu'en tant qu'actualisation d'une authenticité archivistique. De ceci, l'on trouve une excellente illustration, qui a par ailleurs l'avantage de montrer que cette attitude n'était nullement propre à de d'Avenel et Thorold Rogers, dans l'ouvrage alors de référence en Allemagne (l'Allemagne représentant elle-même à cette époque la pointe de la science, particulièrement historique) pour tout ce que l'on appellera plus tard les sciences sociales : le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, vaisseau amiral de la *historische Schule der Nationalökonomie*. Cet ouvrage, qui rassemble tout ce qu'il est alors considéré important de savoir en sciences sociales, consacre, dans son édition de 1910, entre autres un article à l'histoire des prix à l'époque antique, rédigé par Wilhelm Lexis, c'est-à-dire par rien moins que l'un des directeurs de cette prestigieuse et monumentale entreprise²² ; il n'y traite en fait que du fameux *Edictum de*

21. Fleetwood, on l'a dit (cf. page 16), n'avait précisément pour but que d'établir le rapport entre la valeur de la monnaie au Moyen Âge et de son temps. Quant à Young, il expliquait que « these prices I reduced, with much labour, to the standard of our present money » (A. YOUNG, *An enquiry into the progressive value of money in England*, op. cit., p. III).

22. W. LEXIS, « Zur Geschichte der Preise : Altertum », dans *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, J. CONRAD, L. ELSTER, W. LEXIS et E. LOENING (dir.), 3e éd., Jena, Fischer, 1910, p. 1166–1168.

pretiis rerum venalium de Dioclétien, dont il reproduit sous forme tabulaire les indications, mais non sans les avoir préalablement converties en mark par litre ou par gramme (selon le type de produits), ce qui permet selon lui de conclure à une stabilité des prix en Europe entre la basse antiquité et le début du XIXe siècle, avant les bouleversements dus à la découverte de l'or californien²³. On voit ainsi exemplairement comment la factualité se construit alors dans le rapport entre un document historique et la conversion contemporaine de ses indications, la conjonction seule de ces deux opérations étant susceptible de produire un fait scientifique, c'est-à-dire une information à la fois fiable et intelligible.

Cette conception de l'histoire des prix va être mise à bas par un ensemble de transformations opérées dans l'entre-deux-guerres, et que personnifie, même s'il est loin de se résumer à lui seul, William Beveridge²⁴ qui, après

23. On retrouve le même tableau dans la réédition de 1925 (T. SOMMERLAD, « Zur Geschichte der Preise : Altertum », dans *Handwörterbuch der Staatswissenschaften*, L. ELSTER, A. WEBER et F. WIESER (dir.), 4e éd., Jena, Fischer, 1925, p. 1037–1040), tandis que dans la réédition d'après-guerre les prix seront exprimés dans les mesures et monnaies antiques (A. JACOBS, « Preisgeschichte », dans *Handwörterbuch der Sozialwissenschaften, zugleich Neuauflage des « Handwörterbuchs der Staatswissenschaften »*, E. von BECKERATH (dir.), Stuttgart, Fischer, 1964, p. 459–476, en l'occurrence p. 465).

24. Sur ce personnage, plus connu certes pour avoir inventé, pendant la seconde guerre mondiale, les assurances sociales modernes, on consultera la notice de J. HARRIS, « Beveridge, William Henry, Baron Beveridge (1879–1963) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004, et surtout la biographie que lui a consacrée le même auteur (*William Beveridge : A Biography*, 2e éd., Oxford, Clarendon Press, 1997) – mais qui ne s'attarde que très peu sur ses activités d'historien des prix –, biographie que l'on pourra utilement comparer avec l'autobiographie de Beveridge (W. H. BEVERIDGE, *Power and Influence. An Autobiography*, London, Hodder and Stoughton, 1953), elle aussi fort peu disert quant à ce qui m'intéresse.

avoir entamé ses recherches sur le sujet en 1919²⁵, publie beaucoup sur ces thèmes dans les années 1920 avant de fonder, en 1929, le Comité International pour l'Histoire des Prix, qu'il dirigera²⁶.

B) Beveridge comme simple parachèvement du mouvement de professionnalisation ?

Beveridge justifie son entreprise par les « serious defects » qui affectent le travail de Thorold Rogers (même

25. J. HARRIS, *William Beveridge, op. cit.*, p. 279.

26. Sur le Comité, on se reportera à : A. H. COLE et R. CRANDALL, « The International Scientific Committee on Price History », *The Journal of Economic History*, vol. 24, n° 3, septembre 1964, p. 381–388 (Cole avait participé aux travaux scientifiques de la branche américaine du Comité, et avait été le gestionnaire financier de l'ensemble) ; O. DUMOULIN, « Aux origines de l'histoire des prix », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, vol. 45, n° 2, 1990, p. 507–522 (à partir des archives de la fondation Rockefeller) ; H.-J. GERHARD et A. ENGEL, *Preisgeschichte der vorindustriellen Zeit : ein Kompendium auf Basis ausgewählter Hamburger Materialien*, Stuttgart, Steiner, 2006, p. 25-33 (Studien zur Gewerbe- und Handelsgeschichte der vorindustriellen Zeit, 26) (sur la base des archives de la branche allemande du Comité, conservées à la *Staats- und Universitätsbibliothek* de Göttingen). Aucune étude n'avait donc encore été faite du plus important gisement archivistique relatif au Comité, conservé à la bibliothèque de la London School of Economics en deux fonds distincts, d'une part les *Beveridge Papers* (voir tout particulièrement IXa [Published Works] n° 7 à 11, sur *Prices and Wages in England* ; ainsi que la correspondance, conservée dans Iib) et d'autre part et surtout les archives centrales du Comité (particulièrement riches toutefois pour l'enquête anglaise, y compris sur les travaux menés par Beveridge avant la création du Comité ; seule cette partie anglaise a fait l'objet d'un inventaire, ce qui rend plus aléatoire l'accès aux autres éléments du fonds), qui forment actuellement la section L du fonds Beveridge. Quant à la branche française, ses papiers (que je n'ai pas exploités) sont conservés aux Archives nationales (fonds 18 AQ). Sauf précision contraire, tous les documents inédits ici cités proviennent de la section L.

si « for all its faults it is pioneer work of outstanding importance ») et par le fait que de d'Avenel est « so unsatisfactory as to be nearly useless »²⁷. Ce que reproche Beveridge à Thorold Rogers, c'est un défaut d'érudition : son prédécesseur a rassemblé en tableaux (et ainsi posé comme comparables) des données provenant de sources différentes, sans apercevoir qu'elles étaient de ce fait notamment souvent exprimées (quoique de façon non explicite) dans des mesures différentes (les muids de telle et telle localité n'ayant, par exemple, que leur nom en commun). « Perhaps the biggest difficulty of all in dealing with prices is caused by measures »²⁸, or « Thorold Rogers paid practically no attention to differences in weights and measures, even when they were officially noted and notorious »²⁹. Thorold Rogers donc (dont tous pourtant s'accordent à reconnaître la supériorité méthodologique par

27. Ces expressions sont tirées du *memorandum* inédit de 1929 par lequel Beveridge lance le projet du Comité (« Memorandum on Suggested History of Prices and Wages (4.3.29) », in : Report 1) ; la caractérisation de d'Avenel comme « nearly useless » sera reprise dans W. H. BEVERIDGE, « Preface », dans *Prices and wages in England from the twelfth to the nineteenth century. Vol. 1 : Price Tables : Mercantile Era*, W. H. BEVERIDGE (dir.), 2e éd., London, Cass, 1965, p. XLVIII). Dans sa réponse à ce *memorandum*, Henri Hauser, pressenti pour diriger les travaux pour la France, reprend (mais sans ses nuances partielles) le jugement de Beveridge, considérant le travail de Thorold Rogers comme *obsolete* et celui de d'Avenel comme *unuseful* (Report 1, Appendix B, Letter 4, du 27/02/1929).

28. Report 2 (« Memorandum on Organisation of Work on English Price History », 31/12/1929), § 4. L'auteur de ce *memorandum* n'est pas Beveridge mais sa collaboratrice F. J. Nicholas.

29. W. H. BEVERIDGE, « A statistical crime of the seventeenth century », *Journal of Economic and Business History*, vol. 1, n° 4, août 1929, p. 502–533, en l'occurrence p. 527. Même reproche dans H. HAUSER, « Introduction », dans *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800*, H. HAUSER (dir.), Paris, Les Presses modernes, 1936, en l'occurrence p. 6-7. On notera qu'ailleurs qu'en Angleterre s'ajoutaient à ces difficultés métrologiques des difficultés numismatiques identiques.

rapport à de d'Avenel), parce qu'il est entre autres passé à côté de la complexité de la métrologie médiévale, n'a constitué, à partir de sources éparses, que des séries illusoires³⁰. La difficulté, selon Beveridge, tient moins à l'incapacité de Thorold Rogers, faute d'avoir identifié le problème, à pallier les variations métrologiques de ses sources (c'est-à-dire à opérer des conversions), qu'à la nature même de la documentation utilisée, c'est-à-dire à son hétérogénéité³¹ (dont l'hétérogénéité métrologique n'est que l'une des conséquences) ; le but ne doit donc pas être

30. Si Thorold Rogers avait dès son vivant été l'objet de vives remises en cause, l'originalité de la critique beveridgienne, toute centrée sur le problème de la constitution des prix historiques en faits scientifiques, apparaît bien lorsqu'on la compare avec les reproches qu'émettait Edwin Gay (qui sera avec Beveridge l'initiateur du Comité) dans sa recension de l'ultime volume de Thorold Rogers. En effet, ces reproches étaient eux exclusivement relatifs à l'analyse (anti-ricardienne et anti-millienne) que Thorold Rogers tirait de ses données, pour les mieux contraster avec le quitus donné quant à la qualité de ces dernières : Rogers' « own judgment on Arthur Young may with perhaps equal justice be applied to himself. Arthur Young, he tells us, 'was a most careful and diligent collector of facts. His numbers may always be relied upon, his averages are exact, and his facts are copious. But he was, despite these powers of observation, an exceedingly bad reasoner, and his economical inferences are perfectly worthless' » (Edwin F. GAY, recension de J. E. THOROLD ROGERS, *A history of agriculture and prices in England from 1259 to 1793. Vol. 7 : 1703-1793*, Oxford, Clarendon Press, 1902, dans *American Historical Review*, 8-4, Juillet 1903, p. 769-771, en l'occurrence p. 770). Cette recension est par ailleurs d'une lecture curieuse tant elle laisse peu augurer de l'entreprise dans laquelle s'engagera Gay avec Beveridge, puisqu'il n'a de cesse d'y condamner une « lifeless mass of figures » qui « contains, in fact, nothing but price entries » (*idem*) !

31. On retrouvera la même argumentation, à propos de de d'Avenel, sous la plume de Jean Meuvret : « Notre indigence n'est pas telle que nous soyons forcés de constituer des collections artificielles qui, faites d'éléments disparates, seront toujours sujettes à caution (c'est là le principal défaut, entre autres, des publications de d'Avenel). Nous possédons des séries continues » (J. MEUVRET, « L'histoire des prix des céréales en France, dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Sources et publication », *Mélanges d'histoire sociale*, vol. 5, 1944, p. 27-44, en l'occurrence p. 27).

de résoudre les difficultés métrologiques (ce qui au contraire était au centre du travail de ses prédécesseurs, soucieux d'assurer la convertibilité dans les mesures actuelles³²), mais de les éliminer grâce au recours exclusif à une documentation sérielle (et à l'abandon de la volonté d'assurer la comparabilité avec les mesures contemporaines) – car l'historien des prix n'a pas à se faire métrologue³³. Ceci d'autant plus qu'outre les problèmes métrologiques se trouvent ainsi aussi éliminées les incertitudes liées à la différence des contextes transactionnels et à l'influence de ces derniers sur la fixation des prix (vente de gros ou de détail, à crédit ou au comptant, etc.). La raison du recours à une documentation sérielle n'est donc nullement qu'elle permettrait de rassembler plus rapidement les éléments des séries de données (ce qui n'est pas nécessairement le cas dans la mesure où une bonne partie du travail consiste désormais dans la recherche de tels documents sériels dans les fonds

32. Ceux-ci prêtaient donc le flanc à la critique non seulement pour ce qui concernait l'histoire des prix, mais aussi bien à propos de métrologie ; on se référera par exemple à la critique métrologique menée contre de d'Avenel par L. FEBVRE, « Chiffres faux, courbes vraies ? », *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 4, n° 18, 1932, p. 585–586, critique présentée clairement comme la conséquence d'un défaut d'érudition puisque pour la mener Febvre s'appuie sur les travaux d'un historien dont il prend soin de préciser qu'il est « archiviste départemental » – chartiste, pour ne pas dire le mot.

33. Ce qui ne veut toutefois pas dire que l'historien des prix n'ait jamais à s'intéresser à la métrologie, mais qu'il n'est amené à le faire que lorsque des problèmes métrologiques se posent malgré le recours à des sources sérielles. Beveridge a ainsi consacré deux articles à des variations métrologiques obérant une documentation sérielle : W. H. BEVERIDGE, « A statistical crime of the seventeenth century », *op. cit.* (à propos de la mercuriale d'Exeter) ; W. H. BEVERIDGE, « Wheat measures in the Winchester rolls », *Economic History (A supplement to the Economic Journal)*, vol. 2, n° 5, 1930, p. 19–44 (Beveridge montre, à propos des comptabilités de l'évêché de Winchester, comment dans une série documentaire d'une seule et même institution les mêmes termes métrologiques peuvent renvoyer à des réalités divergentes).

d'archives), mais qu'elle seule permet de contrôler les biais qui autrement interdiraient la constitution de toute série³⁴ (et l'on voit donc que l'objectif méthodologique essentiel s'est déplacé de la comparabilité des données historiques avec les données contemporaines, à la comparabilité des données historiques entre elles).

Ainsi la factualité scientifique des prix historiques est-elle désormais constituée non plus simplement par le fait qu'ils sont tirés d'un document d'archives, mais par la nature même de ce document d'archives³⁵. On se situe donc bien toujours dans le cadre du modèle positiviste, mais avec une radicalisation certaine par rapport à Thorold Rogers ou

34. Ce que réalise Beveridge est ainsi ce que Seignobos reprochait à de d'Avenel de ne pas faire, et que leurs contemporains considéraient comme infaisable – la solution proposée par Beveridge consistant simplement à neutraliser un problème effectivement insoluble : « Les exigences que M. Seignobos voudrait imposer à M. d'Avenel, les conditions qu'il exige pour un travail exact de statistique, celle, par exemple, de tenir compte, pour le prix d'une vente, de toutes les conditions accessoires et concomitantes, ne tendraient à rien moins qu'à interdire toute statistique » (note de la rédaction en appendice au compte-rendu par E. Castelot de *L'histoire économique* de d'Avenel dans la *Revue historique*, 61, mai 1896, p. 131-132).

35. « The principle adopted in this work [...] of relying only on long series of prices recorded in the same set of documents for the same purpose, has excluded the use of most of the material known to Thorold Rogers. [...] The essential advance made by Thorold Rogers on former writers lay in basing his history of prices on contemporary documents. The principal difference of method between the present investigation, also confined to documents, and that of Thorold Rogers, lies in basing the study on a limited number of series of prices recorded year after year in the same place for the same purpose, instead of throwing together isolated data from disconnected and varying sources » (W. H. BEVERIDGE, « Preface », *op. cit.*, p. XXII et XXVIII). La factualité scientifique devient ainsi la conséquence de la sérialité, qui n'est elle-même plus le produit du travail (de compilation) de l'historien (en tant que première étape de la compréhension – grâce au rapprochement d'éléments originellement disjoints) mais le simple effet direct de la source seule, en tant que reflet de la nature elle-même sérielle de cette dernière.

de d'Avenel, puisque le discours sur les sources s'accroît jusqu'à prendre une part essentielle³⁶. Ainsi, alors que les tout premiers articles de Beveridge consacrés à l'histoire des prix sont publiés dans des revues d'économie ou de statistique et portent exclusivement sur des problèmes statistiques (construction de périodogrammes afin de repérer des cycles, étude de corrélation) et sur l'analyse économique des données³⁷, rapidement Beveridge ne se consacre plus en la matière qu'à des articles de pure érudition, qu'il s'agisse de critique des sources ou de métrologie historique, articles publiés désormais dans des revues d'histoire (économique)³⁸ – manière pour lui, aussi, de se construire une légitimité dans le champ historique que ne lui valait pas son passé de haut fonctionnaire spécialiste des questions économiques et sociales. Par ailleurs, il prend soin de s'assurer au moins dès 1922 (soit juste après ses premiers articles statistico-économiques d'histoire des prix)

36. Il est loin, d'ailleurs, de ne s'agir que d'un discours : dans la mesure où la factualité s'enracine désormais dans un type précis de sources, une partie cruciale du travail consiste donc dorénavant, préalablement à leur exploitation, en leur repérage, auquel Beveridge consacre rien moins que les cinq premières années de son projet (« the collection of material so far as can be seen is now after five years' work substantially at an end » : Report 1, Appendix A : « Note by Sir William Beveridge on Prices and Wages Enquiry in England », s.d., datable entre mai 1927 et janvier 1928).

37. W. H. BEVERIDGE, « Weather and Harvest Cycles », *The Economic Journal*, vol. 31, n° 124, décembre 1921, p. 429-452 ; W. H. BEVERIDGE, « Wheat Prices and Rainfall in Western Europe », *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 85, n° 3, mai 1922, p. 412-475. Ces deux articles, quoique leur titre ne l'indique nullement, s'appuient en fait sur des séries de prix des céréales remontant jusqu'en 1500.

38. W. H. BEVERIDGE, « The Winchester Rolls and Their Dating », *The Economic History Review*, vol. 2, n° 1, janvier 1929, p. 93-113 ; dans cet article, Beveridge utilise l'histoire des prix comme auxiliaire de la diplomatique, la comparaison entre les prix de comptes correctement et imprécisément datés permettant d'améliorer la datation des seconds. Cf. également les deux articles métrologiques cités page 28.

de la collaboration d'un archiviste des plus chevronnés³⁹, c'est-à-dire d'un représentant (en l'occurrence

39. Dans sa « Note on Prices and Wages Inquiry in England », non datée mais datable entre mai 1927 et janvier 1928 (puisque Beveridge d'une part y renvoie à son étude déjà publiée sur « The yield and price of corn in the middle ages », *Economic History (A supplement to the Economic Journal)*, vol. 1, n° 2, mai 1927, p. 155–167, et d'autre part y annonce la publication à venir en janvier 1928 d'un autre article), Beveridge affirme en effet que « a considerable amount of work [...] has already been done by me or under my supervision with the co-operation of Dr. Hubert Hall during the past five years » (Report 1, Appendix A). Hubert Hall (1857-1944) avait intégré le Public Record Office en 1879, au sein duquel il fit une suffisamment belle carrière pour devenir de 1910 à 1918 secrétaire de la commission royale des archives publiques ; parallèlement il avait assuré à partir de 1896 des cours de paléographie, diplomatique et histoire économique à la London School of Economics (ceci en raison de sa proximité d'avec les Webb) puis à l'université de Londres. Il était alors à la retraite depuis 1921 (et certainement seule cette retraite a rendu possible sa coopération avec Beveridge, qui ne peut donc être antérieure à cette date), et occupait des fonctions importantes au sein des institutions phares de l'historiographie britannique (vice-président de la Royal Historical Society entre 1923 et 1927, et de l'Historical Association entre 1925 et 1929). Ses publications (notamment l'*Introduction to the Study of the Pipe Rolls*, London, Wyman & sons, 1884 (Publications of the Pipe Roll Society, 3), ainsi que l'édition du *Red Book of the Exchequer, published by the authority of the lords commissioners of Her Majesty's Treasury, under the direction of the master of the rolls*, London, Her Majesty's Stationery Office, 1896 (Rolls series, 99), et du *Pipe Roll of the Bishopric of Winchester for the Fourth Year of the Pontificate of Peter Des Roches, 1208-1209. Transcribed from the original roll amongst the records of the Ecclesiastical commissioners, extended and edited, with an introduction, index, and glossary, by the class in palaeography of the London school of economics and political science (University of London) under the supervision of the lecturer, Hubert Hall*, London, London school of economics and political science, 1903 (Studies in Economics and Political Science, 11)) en avaient fait un spécialiste reconnu des sources comptables. (Sur ce personnage, cf. C. JOHNSON et G. H. MARTIN, « Hall, Hubert (1857–1944) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004,). Beveridge s'était également initialement assuré de la collaboration du détenteur de la seule chaire d'histoire économique en Grande-

paradigmatique) de cette catégorie professionnelle qui personnifie la méthode critique⁴⁰.

Au final – c’est-à-dire dans cet achèvement de l’œuvre de Beveridge en la matière que représente la parution, en 1939, de ses *Prices and Wages in England from the 12th to the 19th Century* – l’édition de séries de prix se caractérise non plus seulement par sa forme tabulaire (comme c’était déjà le cas chez Thorold Rogers ou de d’Avenel) mais aussi par l’extraordinaire développement de l’apparat critique, sous forme de longues introductions à chaque série décrivant en détail la source dont elle est tirée, et les problèmes que pose non pas cette série mais cette source⁴¹. Ainsi désormais la condition de la factualité

Bretagne, George Unwin, mais après le décès prématuré de ce dernier il ne tentera pas de reproduire une telle association avec un autre ; le seul indice de cette collaboration que je connaisse est l’exposé prononcé en commun sur l’histoire des prix par Beveridge et Unwin, quelques semaines avant le décès de ce dernier, à la *second conference of teachers of economics* de janvier 1925 (H. P., « Second Annual Conference of Teachers of Economics », *The Economic Journal*, vol. 35, n^o 137, mars 1925, p. 153–155, en l’occurrence p. 154).

40. De même Henri Hauser, à la tête de la branche française du Comité, s’entourera-t-il pour l’essentiel d’élèves ou anciens élèves de l’école des Chartes, généralement en poste en archives (Report 7 : Henri Hauser, « Note sur l’organisation du travail en France », 12/04/1930).

41. Herbert Heaton (qui était un proche de Gay – il rédigea sa biographie), dans sa recension de l’ouvrage de Beveridge, importante puisque publiée dans l’*American Historical Review* (45-3, Avril 1940, p. 622-624), souligne bien ce point : « Each purchaser is given separate treatment ; its history, buying habits, and records are described in great detail ; then come the price series for each article it bought. These ‘Primary Tables’ fill 120 pages, while the explanatory material occupies 560 pages ». De même, dans M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts vol. 1*, Leiden, Sijthoff, 1936, les séries de prix couvrent 168 pages, face à 328 pages consacrées à des explications spécifiques à chaque série, et 210 pages vouées à une présentation méthodologique générale. Ce phénomène ne vaut d’ailleurs pas que pour les publications de séries de prix mais aussi

scientifique, que l'on pourrait aussi bien appeler « l'effet de factualité scientifique », réside-t-elle dans la présence de ce paratexte (ou plus exactement paratable) qui la garantit⁴², et qui, comme tout paratexte, est aussi une rhétorique⁴³. Mais ce n'est pas seulement le poids relatif des différents éléments qui se trouve bouleversé, puisque par ailleurs ce sont désormais les sources qui déterminent la structure même de l'ouvrage, les séries distinctes tirées d'une même source à propos d'objets divers se trouvant éditées les unes à la suite des autres⁴⁴, tandis que chez de d'Avenel ou Thorold Rogers c'était la nature de ce qui était renseigné par les sources, et non ces dernières, l'objet donc de l'information et non pas le vecteur de celle-ci, qui régissait le plan, les différentes informations relatives à un même

bien pour leur analyse ; ainsi, dans sa préface à l'*Esquisse* de Labrousse, Henri Sée souligne que ce dernier (économiste de formation) « a encore plus fait œuvre d'historien que d'économiste [...]. Une première preuve, c'est la place qu'occupe dans son ouvrage l'étude des sources ; tout le premier livre du tome I n'est-il pas consacré aux sources des prix du blé ? » (Henri SÉE, « Préface », in E. LABROUSSE, *Esquisse du mouvement des prix et des revenus en France au XVIIIe siècle*, Paris, Librairie Dalloz, 1933 (Collection scientifique d'économie politique, 3), p. VII-XI, en l'occurrence p. VII).

42. Et ce d'autant plus qu'il est explicitement dit que ce paratexte a pour auteur non pas Beveridge lui-même, mais une archiviste professionnelle, M. Wretts-Smith (W. H. BEVERIDGE, « Preface », *op. cit.*, p. X).
43. Sur la catégorie de paratexte comme source d'effets littéraires, cf. G. GENETTE, *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil, 1987 (Poétique).
44. De même dans N. W. POSTHUMUS, *Nederlandsche prijsgeschiedenis*, Leiden :, E. J. Brill., 1943, ainsi que dans M. J. ELSAS, *Umriss einer Geschichte der Preise und Löhne in Deutschland vom ausgehenden Mittelalter bis zum Beginn des neunzehnten Jahrhunderts*, Leiden, A. W. Sijthoff, 1936, et dans *Recherches et documents sur l'histoire des prix en France de 1500 à 1800*, H. HAUSER (dir.), Paris, Les Presses modernes, 1936, avec chez ces derniers ce bémol que la structure est également géographiquement déterminée (pour chacune des villes qu'ils étudient, ils concatènent en une seule série les séries successives tirées de sources distinctes relatives à un même objet).

type d'objet se trouvant rassemblées quelles que fussent les archives dont elles étaient tirées.

La factualité scientifique des prix historiques est donc désormais le produit du croisement entre un type précis de sources (sérielles) et un chercheur maîtrisant au mieux toutes les techniques critiques, croisement qui a pour fonction de démontrer un envahissant discours sur les sources destiné et à faire la preuve de leur sérialité, et à prouver l'érudition du chercheur⁴⁵. Faudrait-il alors considérer que, paradoxalement, la contribution de l'économiste et statisticien Beveridge aura été de transformer l'historien des prix en personnification de l'archiviste érudit ? Ce serait toutefois tomber là dans le piège tendu par un Beveridge soucieux de ne présenter ses novations que comme des améliorations d'ordre purement technique, alors qu'elles entraînaient d'importantes transformations aussi bien intellectuelles qu'au niveau de l'organisation de la recherche. Commençons par les premières.

45. L'absence de ce discours suffit alors à elle seule à révoquer en doute la factualité scientifique des prix présentés, ainsi dans la recension par Moritz John ELSAS (*Economic History*, 3, p. 482-484) des deux premiers ouvrages publiés par Earl J. HAMILTON dans le cadre du Comité (*American Treasure and the Price Revolution in Spain (1501-1650)*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1934 (Harvard economic studies, 43) ; *Money, Prices, and Wages in Valencia, Aragon, and Navarre (1351-1500)*, Cambridge (Mass.), Harvard university press, 1936 (Harvard economic studies, 51)) : « If the author in his final volume [trois volumes étaient annoncés – le dernier, portant sur la période 1651-1800, paraîtra en 1947] were able to amplify the series by giving a more detailed explanation of the method applied than he has given in the first two books, he would provide the reader with the means to make full use of the valuable material he has unearthed ». L'argumentation étant manifestement communément admise, la réplique ne pouvait se situer que sur le même terrain : « the discussion of materials and methods absorbs no less than 51.04 per cent of the text dealing with prices and wages in my first two volumes on Spanish prices » (E. J. HAMILTON, « Spanish Prices : A Reply to Dr. M. J. Elsas », *The Economic Journal*, vol. 47, n° 186, juin 1937, p. 373-375, en l'occurrence p. 375).

C) La factualité comme sérialité

Que Beveridge représente bien autre chose qu'un simple aboutissement de la méthode critique dans le champ de l'histoire des prix, il en est un symptôme matériel, insignifiant au premier regard, mais qui témoigne pourtant exemplairement de la rupture avec l'historiographie positiviste. Ce symptôme, c'est le passage, comme support graphique privilégié de l'historien aux prises avec ses sources, de la fiche à la feuille, soit le passage d'un support adapté à des sources éparses (faisant l'objet d'autant de fiches, l'art de l'historien consistant ensuite à savoir les trier pour pouvoir les confronter et ainsi produire un récit cohérent sous la forme d'une mosaïque)⁴⁶, à un support qui

46. La fiche fait pour cette raison même l'objet d'un long développement dans C.-V. LANGLOIS et C. SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, M. REBÉRIOUX (dir.), Paris, Kimé, 1992, p. 95-96 (Le Sens de l'histoire) (1ère édition 1898), qui rentrent très avant dans le détail de son utilisation pratique, et dont je ne puis donc citer que les passages qui permettront de prendre conscience de la rupture que signifie l'abandon de la fiche : « Tout le monde admet aujourd'hui qu'il convient de recueillir les documents sur des fiches [...] Du reste, il est matériellement impossible de constituer, de classer et d'utiliser des documents autrement que sur fiches, dès qu'il s'agit de recueils un peu vastes ». Quant à l'importance épistémologique accordée à la fiche dans la construction de la factualité historique, elle est détaillée ainsi (p. 163) : « Toute science se constitue en rapprochant plusieurs observations : les faits scientifiques sont les points sur lesquels concordent des observations différentes. [...] Appliqué à l'histoire, ce principe conduit à [...] la comparaison des affirmations. [...] On commence par classer les résultats de l'analyse critique, de façon à réunir les affirmations sur un même fait. Matériellement l'opération est facilitée par le procédé des fiches ». On voit comment la fiche et la feuille renvoient à deux conceptions opposées de la sérialité, qui dans le premier cas est comprise comme l'identité de la différence (soit le point commun en lequel convergent des variables indépendantes), et dans le second comme la différence de l'identité (soit les variations que connaît une variable toutes choses étant égales par ailleurs), la sérialité ayant dans le premier cas pour objet de faire découvrir l'identité

au contraire est contradictoire avec la gestion d'informations éparses, et ainsi contraint à ne s'intéresser qu'à des sources sérielles⁴⁷. On a donc à faire moins à un *élargissement* du champ de l'histoire critique à un nouveau type de sources, qu'à son *déplacement* vers un nouveau type de documentation, qui implique un délaissement du type de sources sur lequel s'était fondée la méthode critique ; et donc aussi bien à un délaissement du type de problèmes et de thèmes sur lesquels s'était concentrée l'historiographie positiviste.

Il faut toutefois se bien garder de prendre l'effet pour la cause, et de considérer donc que l'entreprise de Beveridge aurait visé à détrôner ce que Simiand avait

(découverte de l'identité dont la sérialité est donc la condition) tandis que dans le second cette identité est la condition de la sérialité, dont l'objet est le dégagement des différences.

47. Aussi est-il cohérent que chez un Alfred Francis Pribram (responsable de la branche autrichienne du Comité), parce qu'il avait été formé dans l'un des hauts-lieux du positivisme (l'*Institut für österreichische Geschichtsforschung*, dont il relèvera ensuite toute sa carrière durant) par des maîtres de la « méthode » tels que Mühlbacher ou Sickel, au moment même (les années 1880) où ceux-ci l'imposaient définitivement dans le cadre de la discipline historique, et parce qu'il s'était lui-même illustré par des éditions de sources avant que de rejoindre l'entreprise de Beveridge, le refus de la feuille aille de pair avec une critique des sources de l'histoire des prix où la sérialité n'entre nullement en jeu, parce que cette critique reste entièrement centrée sur les critères traditionnels d'authenticité (et de leur monstration par le biais de la citation complète, qui interdit l'usage de la feuille tabulée) : « Grundbedingung ist, über den Wert der Überlieferung ins Reine zu kommen darüber, ob es eine abgeleitete oder eine ursprüngliche Nachricht ist [...] Mit Rücksicht darauf, dass die Preise häufig auch in Verbindung mit Text wiedergegeben werden dürfen, wird es sich empfehlen, die Übertragung auf einzelnen Zetteln mit Angabe der Quelle vorzunehmen » (Report 8 : A. F. Pribram, « Organisation der österreichischen historischen Preis- und Lohnstatistik », 11/05/1930). (Sur la formation de Pribram: C. ZOUZELKA, *Alfred Francis Pribram (1859-1942) : Leben und Werk als Historiker*, Doctorat, Faculté de philosophie de l'université de Vienne, 1969, p.6-11). Même préférence donnée à la fiche dans H. HAUSER, « Introduction », *op. cit.*, p. 15.

appelé les « idoles de la tribu des historiens » : la politique, l'individu et la chronologie⁴⁸. Il ne s'agissait en effet nullement, pour l'économiste qu'était Beveridge, de légitimer l'objet « économie » au sein des études historiques (en délégitimant les objets classiques de ces études)⁴⁹, puisque cet objet allait pour lui de soi : c'était l'étude historique de l'objet « économie » qu'il convenait de légitimer au sein des études économiques – et c'était précisément à cette légitimation que devait servir la construction de la factualité comme sérialité.

1) Les causes épistémologiques de la recherche de la factualité sérielle

S'il était impossible que Beveridge représentât la simple transposition dans le champ de l'économie, avec trente ans de retard mais cette fois-ci de façon exacte, de l'historiographie positiviste – même si certaines de ses manières de travailler, et surtout sa façon de présenter sa manière de travailler, pourraient le laisser penser – c'est que ces trente ans ont vu de profondes transformations au sein du champ de l'économie. Alors qu'un Thorold Rogers, en pleine vogue de la *historische Schule der Nationalökonomie*, n'avait pas vraiment, en tant qu'économiste, à se poser la question de la légitimité d'une approche historique de son objet⁵⁰, Beveridge vient lui

48. F. SIMIAND, « Méthode historique et Science sociale, Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos (fin) », *Revue de synthèse historique*, vol. 6, n° 2, avril 1903, p. 129–157, en l'occurrence p. 154-157.

49. Ce qui est au contraire, au même moment, la problématique à laquelle s'affrontent Marc Bloch et Lucien Febvre.

50. Même si l'approche historique de l'économie n'a jamais été, en Angleterre, aussi exclusivement dominante qu'elle put l'être un temps en Allemagne. Toutefois Thorold Rogers pouvait se prévaloir, dans le champ anglais et pour ce qui était de l'histoire des prix, de l'héritage d'un Adam Smith (il avait d'ailleurs, en 1869, préfacé une réédition de *Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*) ou d'un Tooke (J. E. THOROLD ROGERS, A

après le *Methodenstreit*⁵¹, et plus exactement exerce sa profession d'économiste dans le lieu et le moment où se réalise pleinement la réception anglaise du *Methodenstreit* – Lionel Robbins à partir de 1925 puis Friedrich von Hayek à partir de 1931 introduisant à la London School of Economics, où ils enseignent, les idées de l'école économique autrichienne, qui viennent redonner des forces aux tendances hypothético-déductives jamais disparues chez les économistes anglais (on pensera, par exemple, à Marshall). Qu'il y ait eu là, pour Beveridge et pour

history of agriculture and prices vol. 1, op. cit., p. IX) – et ce d'autant plus qu'il était détenteur de la Tooke Chair of Economics and Statistics au King's College de Londres. Plus largement sur le courant anglais de l'approche historique de l'économie : G. M. KOOT, *English Historical Economics, 1870-1926, op. cit.*, particulièrement les p. 63-75 sur Thorold Rogers.

51. Les *Untersuchungen über die Methode der Socialwissenschaften und der politischen Ökonomie insbesondere* de Karl Menger datent de 1883. On notera toutefois que le fait même que Beveridge vienne après l'acmé de l'*historische Schule* signifie aussi bien que la réception de cette dernière dans le monde anglo-saxon avait pu s'approfondir et se renforcer, les transferts culturels se caractérisant toujours par un temps de latence – qui peut dans le monde universitaire correspondre à une génération, soit l'écart entre maître et élève. Ainsi, pour ce qui est de la réception directe de l'*historische Schule*, aussi bien Unwin (dont, je l'ai dit, Beveridge s'était adjoint les services au début de son enquête : cf. page 31) que Gay (qui sera avec Beveridge l'initiateur du Comité) avaient dans les années 1890 suivi les cours de Schmoller, avec qui Gay ira jusqu'à faire sa thèse (cf. respectivement T. A. B. CORLEY, « Unwin, George (1870–1925) », dans *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. MATTHEW et B. HARRISON (dir.), Oxford, Oxford University Press, 2004, et E. J. HAMILTON, « Memorial : Edwin Francis Gay », *The American Economic Review*, vol. 37, n° 3, juin 1947, p. 410–413, en l'occurrence p. 410). Mais chez les économistes anglais la réception de l'*historische Schule* est aussi fortement passée par le biais de l'influence de l'*American Institutionalism*, lui-même largement le produit de la réception états-unienne de l'*historische Schule* ; sur les liens entre économistes anglais (notamment Beveridge) et institutionnalistes américains dans l'entre-deux-guerres : M. RUTHERFORD, « American institutionalism and its British connections », *European Journal of the History of Economic Thought*, vol. 14, n° 2, juin 2007, p. 291–323.

l'approche historique qu'il avait faite sienne, plus qu'une lourde menace, est indubitable : « the two economics professors [Robbins et Hayek] did not think of Beveridge as an economist at all »⁵² – et c'est bien Beveridge qui, tout directeur de l'institution qu'il fut, finira en 1937 par devoir quitter la LSE pour Oxford.

Alors que l'épistémologie de l'historiographie positiviste était née de la volonté de distinguer nettement l'histoire de la littérature, et se centrait donc sur l'établissement des faits (selon un modèle judiciaire), faits prouvés dont l'addition devait permettre une description exacte, qui elle-même devait rendre possible la reconstitution de la cause d'un évènement (puisque l'antériorité chronologique était comprise comme identique au lien causal), le débat épistémologique se trouvait désormais déporté. En effet, l'enjeu n'en était plus les conditions d'une bonne description singulière mais d'une bonne explication générale ; on était passé, pour ainsi dire, du problème de la reconstitution d'une cause particulière à celui de la découverte d'une loi causale. Dans ce débat, la position de Beveridge est aussi claire que tranchée puisqu'il réclame que l'on « base economics, politics, and all the other social sciences on collection and examination of facts rather than on the analysis of concepts, to see applied to the study of human society the methods by which natural scientists had won their many triumphs in discovering the secrets of nature »⁵³. Ainsi Beveridge réclame-t-il pour les sciences sociales une épistémologie reprise des sciences de la vie et de la matière (et donc expérimentalo-inductive), ce qui renvoie à une conception unifiée de la méthode scientifique quel que soit son domaine d'application (ce que

52. R. DAHRENDORF, *LSE : A History of the London School of Economics and Political Science (1895-1995)*, Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 216.

53. W. H. BEVERIDGE, *The London School of Economics and Its Problems (1919-1937)*, London, Allen & Unwin, 1960, p. 83. On trouve une formulation quasi similaire dans W. H. BEVERIDGE, *Power and Influence*, *op. cit.*, p. 175.

Simiand appelle de son côté la « méthode positive »⁵⁴), par opposition à des conceptions qui l'éclatent en plusieurs

54. F. SIMIAND, *La méthode positive en science économique*, Paris, F. Alcan, 1912 (Bibliothèque de philosophie contemporaine). On pourrait s'étonner de voir rapprochée l'épistémologie de Beveridge de celle de Simiand, dans la mesure où par ailleurs je présente Beveridge comme l'importateur, dans le champ de l'économie, de l'épistémologie de l'historiographie positiviste – or l'on sait combien les heurts furent violents entre Simiand et Seignobos. Mais ce serait ne pas voir que Simiand et Beveridge intervinrent dans le cadre de débats épistémologiques qui ne se situaient ni au même moment, ni dans le même lieu (ce qui signifie : dans des champs académiques nationaux structurés différemment). Que l'on puisse, comme je le proposerais volontiers, caractériser l'épistémologie de Simiand comme la radicalisation et le dépassement (au sens hégélien d'*Aufhebung*, qui conserve dans le dépassement ce qui est dépassé) de l'historiographie positiviste, ou plus exactement du transfert qu'avait opéré l'historiographie positiviste de l'épistémologie positiviste (qui trouvait ses origines dans les sciences de la nature) à l'étude de l'homme en société, n'est en effet non seulement nullement contradictoire mais au contraire parfaitement congruent avec le fait que Simiand ait vu dans les tenants de l'« histoire méthodique » ses ennemis jurés. En effet, non seulement il y a par définition contradiction entre ce qui est dépassé et ce qui le dépasse, mais par surcroît dans ce cas précis la contradiction se trouvait surdéterminée par le fait que, en tant qu'agrégé de philosophie, Simiand se trouvait, dans le cadre d'un champ académique français dont l'opposition histoire-philosophie était l'une des lignes de fracture structurantes (parce que déterminante pour tout le domaine des facultés de lettres, dont ces deux disciplines se partageaient la domination), nécessairement opposé aux historiens, et ce d'autant plus que, rentrant dans le débat au moment même où l'historiographie positiviste atteignait son acmé (sa controverse avec Seignobos suit de peu la publication de *l'Introduction aux études historiques* de Langlois et Seignobos), cette prédominance de l'histoire menaçait automatiquement le capital académique propre à Simiand. Comme Beveridge au contraire intervient à un moment où l'histoire a perdu son statut de paradigme pour l'étude de l'homme en société, ce n'est donc plus à elle qu'il est nécessaire de s'opposer pour faire advenir un autre paradigme – et c'est au contraire avec elle que l'on peut désormais s'allier. Que les positionnements de Beveridge et Simiand aient été radicalement différents dans leurs débats épistémologiques avec d'autres disciplines n'est donc pas contradictoire avec la similitude fondamentale de leur épistémologie, puisque ces positionnements

pôles (expérimentalo-inductif, hypothético-déductif, herméneutico-interprétatif, liés dans des configurations variables aux différentes disciplines).

Dans le cadre d'une telle conception unifiée de la science en tant que centrée sur le paradigme expérimentalo-inductif, le problème principal revient à prouver la possibilité d'une démarche expérimentale en sciences sociales. Beveridge ne considère bien évidemment pas qu'une transposition directe de la méthode des sciences de la matière et de la vie soit possible – et ce d'autant moins qu'il s'intéresse à des données historiques, par nature impossibles à faire varier en fonction des paramètres étudiés, puisqu'elles sont déjà advenues. Il pourrait donc sembler que, dans le cadre d'une telle épistémologie, les prix historiques ne puissent être considérés comme des faits scientifiques puisqu'ils ne peuvent être le produit d'un protocole expérimental. Beveridge toutefois considère comme établi, quoique *a minima*, le caractère scientifique des données obtenues par observation méthodique et non pas seulement par expérimentation⁵⁵ (ce qui aussi bien

(tactiques, et par là-même contingents) n'étaient que le fruit de la configuration disciplinaire propre au moment et au lieu, différents, où se plaçaient leurs interventions respectives.

55. « We have to develop the technique of observation appropriate to sciences which cannot dissect or experiment » (lettre de Beveridge à Roy Harrod, 01/11/1937 : Daniele BESOMI ed., *The collected interwar papers and correspondence of Roy Harrod*, D. BESOMI ed., Cheltenham, Elgar, 2003, lettre n° 714). On peut inférer de ce propos, et de la hiérarchisation qui lui est sous-jacente, l'idée suivant laquelle pour Beveridge le degré plus ou moins grand de scientificité des faits est positivement corrélé au degré auquel l'existence de ces faits mêmes est due à l'intervention des scientifiques. En effet, Beveridge oppose l'expérimentation (ou production d'artefacts) à la dissection (dévoilement de faits normalement impossibles à apercevoir, et qui ne sont pas naturels en ce que ce dévoilement implique la rupture de l'existence normale de ces faits – la mort, en l'occurrence) et surtout à l'observation (qui certes est une technique, ce qui la sépare de la simple perception, mais qui n'agit en rien sur l'objet de la connaissance – manifestement Beveridge n'avait pas porté attention à la formulation

